



TUMEUR AU COLON

Par Katharina Hoffmann

1er janvier 2004

« Je remercie Dieu d'avoir été capable de me sortir à temps des griffes de la médecine conventionnelle »

Le 22 décembre 1989, j'ai été emmenée à l'hôpital avec des sévères douleurs d'estomac et fièvre élevée (39.5°C / 103.1 F). Après un examen en ambulance, on soupçonnait une péritonite.

Étant donné que mon ventre était très ballonné et douloureux – surtout du côté droit – ils ont décidé de m'emmener au département de chirurgie. J'ai senti tout de suite que cela allait mal se passer, car j'aurais préféré plutôt me retrouver dans le département de médecine interne.

J'ai été mise sous perfusion – alternant entre antibiotiques et solution saline – environ 30 grosses bouteilles en 8 jours. Pendant deux jours, j'ai eu de terribles maux de tête et j'ai dû demander des sacs de glace pour ma tête et mon abdomen. C'est à ce moment-là que ma fièvre est tombée à 36°C / 96.8 F. En tant que personne « gravement malade » – est c'est exactement comme cela que je me sentais – j'ai été de nouveau transférée dans une autre chambre. J'avais déjà passé la batterie de tests habituelle et même une échographie. Maintenant, on me donnait de la nourriture d'astronaute.

C'est pourtant le soir du 24 décembre – le soir de Noël Allemand – que mon vrai cauchemar a commencé. Le médecin en chef est venu me dire que j'avais des diverticules dans mon côlon. Comme cela mettait supposément ma vie en danger, j'allais être opérée immédiatement et on allait probablement m'enlever une partie du colon.

Ce diagnostic m'a donné un grand choc. Je suis devenue extrêmement agitée, j'avais les mains glacées, et une peur bleue de perdre ma vie. J'ai dit au médecin que je ne voulais pas être opérée de façon si soudaine, et il m'a répondu que cette décision pouvait me coûter la vie, car mon côlon pouvait éclater et je ferais une septicémie. Malgré mon état de panique, je lui ai dit que c'était **mon** corps et **mon** risque et ce n'était pas son problème.

Plus tard, le chirurgien en chef est venu me voir et m'a dit, « *Pourquoi tu n'as pas confiance en un vieux médecin comme moi - tu veux vraiment mourir ?* » Lorsque j'ai répondu par le négative, il a dit : « *Moi, je crois que oui. Mais je vais prendre la bonne décision pour toi ; ton frère sera probablement plus raisonnable à ce sujet* ». J'ai répondu que j'allais être la seule à décider pour mon corps, et personne d'autre.

Le jour de Noël, j'ai eu la visite d'une infirmière qui m'a informé que des tests de sang et des radiographies étaient encore nécessaires. Ensuite, je pourrais retourner bientôt chez moi. J'étais étonnée de ce brusque revirement des événements.

Après les Fêtes, j'ai eu une autre échographie du colon, qui a montré que l'enflure avait diminué. Pendant tout ce temps, j'avais fait de la méditation et j'avais visualisé les parois de mon côlon en santé et intactes, et le tractus intestinal en train de travailler parfaitement à nouveau. Et cela s'est réellement passé.

Les médecins étaient à court d'explications, toutefois, et ont continué leurs recherches— cette fois, pour un virus. Où pouvait bien se cacher cette maudite chose, se demandaient-ils ! Pourtant, les diverticules n'étaient plus là et mon colon fonctionnait bien à nouveau, mais ce n'était pas suffisant pour eux. Avant la fin de l'année, je devais avoir une autre radiographie du côlon, cette fois-ci avec une substance de contraste. Quand je suis arrivée en radiologie, ils voulaient une radiographie de mes reins ! Lorsque j'ai essayé de clarifier ce malentendu, on m'a dit que cela était normal, car c'était ce qu'ils faisaient toujours avant une opération importante.

Quelle opération ?! Je venais tout juste d'avoir un autre choc. Blanche comme une feuille de papier, les mains glacées, j'ai couru dans ma chambre. Une heure plus tard, je leur ai permis néanmoins de révéifier mon côlon.

Le médecin radiologiste fut très calme et amical. Il me dit que lui non plus, il ne se laisserait pas opérer, et qu'il n'y avait aucune raison que je sois opérée, de toute façon. Il me montra les radiographies et me dit que mon côlon était correct. Bien qu'il m'avait rassuré, je n'en pouvais plus.

Le Jour de l'An, le médecin chef du département m'a informé qu'ils avaient découvert un polype sur la cicatrice de mon appendice et qu'il fallait faire une biopsie. Une fois de plus, j'ai subi un choc et j'ai paniqué, mais cette fois-ci, j'ai refusé tout autre test ou examen.

Le 3 janvier, au moins dix médecins sont venus me voir aux visites quotidiennes. Le chirurgien en chef entra dans la chambre, me montra du doigt et dit : « Je ne te parlerai plus ! Je discuterai seulement avec ton frère qui, j'espère, vois cette situation de manière plus raisonnable ! »

Néanmoins, plus tard il s'est assis sur mon lit, prit ma main et me supplia : « Écoute, je veux t'aider. Tu as une tumeur maligne et elle continue à grossir. En moins de trois mois, elle peut devenir encore plus grosse. Dans trois ans, tu viendras me voir, pleine de métastases, et je ne pourrai plus rien pour toi ! »

J'ai répondu que je voyais les choses différemment ; que j'avais un autre point de vue et une autre façon de penser. J'ai parlé de « conflits », et que je devais prendre mes problèmes en main et changer ma vie complètement. Il ne voulut rien savoir de ce genre de choses et répondit sur un ton bourru : « Nonsense ! Cela n'a rien à voir avec ton état. Donc, pensez-y comme il faut, après tout, tu es encore si jeune ! »

Quand il s'est levé, il a ajouté d'un ton scandalisé : « De toutes mes 40 années de médecine, je n'ai jamais rencontré un patient aussi irrationnel ! »

Lorsque je l'ai défié en répondant que je n'avais pas peur du cancer, car le cancer était une maladie de l'âme et que l'on avait besoin de résoudre ses propres problèmes pour guérir. Il sembla bouleversé et, d'une certaine façon, résigné.

Je l'ai remercié tout de même de m'avoir aidé à retrouver ma santé, mais il a réagi fortement avec ces mots : « Tu n'es **pas** en santé! Tu te détruis toi-même ! »

À quoi j'ai répondu : « Bien au contraire, docteur – je veux vivre ! »

Quand je lui ai demandé les radiographies et les résultats des tests, il a refusé, en me disant qu'ils étaient la propriété de la clinique et que seulement mon médecin traitant pouvait les demander.

Par conséquent, j'ai décidé d'aller voir le radiologiste qui avait été si gentil avec moi avant. Je lui ai mis un extrait de loi sous le nez et insinué que ce sera mon avocat qui demandera mes radiographies pour moi, s'il ne voulait pas me les donner. Il me les a remises sans protester.

Le 8 janvier 1990, j'ai été libéré sur mon propre engagement, mais pas avant d'avoir signé le document suivant :

« J'ai été informé des résultats des radiographies. La malignité ou bénignité de la tumeur du côté droit du côlon peut être établie seulement par une biopsie. Je refuse l'ablation de cette tumeur par colonoscopie. On m'en a expliqué les conséquences, par exemple la possibilité de malignité. »

Dans le même document, j'ai expliqué ensuite pourquoi j'ai décidé d'agir de cette manière.

Même si je dois admettre que je n'avais pas encore une très bonne maîtrise de la Nouvelle Médecine Germanique – c'est pour cette raison que les médecins ont réussi à me faire paniquer – je faisais déjà plus confiance au concept de la GNM qu'à la médecine conventionnelle.

Après être sortie de l'hôpital, j'ai décidé d'avoir une autre scanographie, dans une Clinique privée de radiologie – sans révéler l'histoire de mon cas.

Voici leur évaluation : « ...pas de tumeur ou de processus inflammatoire... »

Je frissonne en pensant à ce qui aurait pu m'arriver si je n'avais pas déjà connu la Nouvelle Médecine Germanique à cette époque ; ou si je n'avais pas eu le courage de quitter l'hôpital à ma propre demande. Je suis profondément attristée par ce qui arrive à d'autres patients dans la même situation. Combien de patients deviennent **réellement** malades ou même meurent – à cause d'un choc de diagnostique !

Je remercie Dieu d'avoir été capable de me sortir des griffes de la médecine conventionnelle juste à temps. Je dois avouer que cela n'a pas été facile d'échapper au bistouri. À quel point j'ai été chanceuse de connaître la GNM !

En jugeant par mon horrible expérience, je peux que conseiller à tout le monde d'étudier la Nouvelle Médecine Germanique – à fond, et à temps ! Parce qu'il n'est pas suffisant d'en connaître un peu, ou d'en avoir entendu parler, ou d'avoir lu un article sur la GNM.

Car, aussi longtemps que la Nouvelle Médecine Germanique continue à être étouffée, les patients n'ont d'autre choix que d'apprendre et comprendre la GNM par eux-mêmes !

Traduit de la version anglaise de l'original en langue allemande par Diana Ion

Extrait de: <http://LearningGNM.com>

Dégagement de responsabilité :

L'information contenue dans ce témoignage ne remplace pas l'opinion d'un professionnel de la santé